



Esther Orner,
Entre deux vies,
MÉTROPOLIS,
Genève, 143 p.

Dès qu'on ouvre un récit d'Esther Orner, on reconnaît aussitôt son ton, son style singulier. Des phrases courtes, parlées, chuchotées, hésitantes, qui semblent être lancées comme des dés, pour voir le résultat, quitte à relancer aussitôt la mise pour atteindre le but visé : une émotion, une vérité

intérieure. Comme elle le dit, elle écrit des choses qui ne se disent pas. Elle essaye quand même, c'est sa vocation. Esther est née en Allemagne en 1937, son enfance, aux pires années, fut bruxelloise et elle vit aujourd'hui avec sa fille à Tel-Aviv où elle enseigne l'hébreu et la traduction à l'Université Bar Ilan. Son premier roman, *Autobiographie de personne* (prix Wizo 2000) donnait la parole à sa mère, de façon pudique et sensible. Ici, avec *Entre deux vies*, c'est son mari défunt qui s'exprime, qui lui parle, qui se raconte et les raconte tous les deux. Une vie se dit, simplement, sans chichis. Ils eurent des destins parallèles, presque identiques. Leurs mères étaient amies; ils sont nés presque en même temps de parents juifs de Pologne, ont grandi en Belgique. Ils ont vécu en France. Ils furent des enfants cachés. Ils sont « montés » en Israël. Lui se voulait artiste : théâtre, spectacles, chansons, elle écrivaine. Elle ne jurait que par Proust. « Son » Proust, comme lui reprochait sa fille. Un été, ils étaient tous les trois à Cabourg devant le Grand Hôtel, et la jeune fille a lu « Promenade Marcel Proust ». Mais c'est « ton » Proust ! s'est-elle exclamée, se tournant vers sa mère. Les souvenirs des autres, dira-t-on, ne sont pas les nôtres. D'où vient alors que lisant Esther Orner, on a l'étrange sentiment que nous avons partagé les mêmes souvenirs, dans une improbable familiarité ? On aurait aimé connaître son mari, parti encore si jeune, à 47 ans, qui lui parle ici par-delà la mort de façon si douce, si amoureuse. Il semble avoir été un bon vivant, cet homme aux mille projets. Il se souvient des bonnes choses tout autant que des belles choses, des petits plats d'Esther, ceux qu'elle faisait, ceux qu'il aurait aimé qu'elle fasse. Peut-être qu'il a faim, là où il est, par-delà les nuages. Ou peut-être est-ce une nostalgie d'Esther elle-même, comme un regret, d'avoir fait trop peu de *tchoulent*. ● HENRI RACZYMOW